

Barbey d'Aurevilly. Perspectives critiques. Sous la direction de PIERRE GLAUDES et MARIE-FRANÇOISE MELMOUX-MONTAUBIN. Paris, Classiques Garnier, 2016. Un vol. de 508 p.

Ce volume est issu d'un colloque qui s'est tenu à Cerisy en 2014. Le sous-titre originel en était « Bilan critique », devenu pour la publication « Perspectives critiques ». Cette hésitation est révélatrice d'un certain flottement dans la définition du champ à explorer : s'agit-il de la critique telle que l'a pratiquée Barbey ou de la réception de son œuvre ? En fait, des deux à la fois, avec prédominance du premier parti. La première contribution, due à Reto Zöllner, s'interroge sur l'éventuelle « architecture secrète » (pour reprendre la célèbre formule de Barbey lui-même sur *Les Fleurs du Mal*) qui organiserait l'énorme corpus des *Œuvres et les Hommes*, récemment réédité. On pourrait se poser la même question à propos de ce recueil de 21 interventions. Malgré les efforts déployés par les éditeurs pour persuader le lecteur (voire se persuader eux-mêmes) de la rigoureuse cohérence de l'ensemble, en fidélité au slogan aurevillien : « Ordre et Unité », le plan, articulé en quatre séquences (« Formes de la critique et critique des formes », « Histoire, Politique et Religion », « Nouvelles approches des récits aurevilliens », « Confrontations critiques et questions de réception »), apparaît assez largement en trompe-l'œil. Le contenu des parties ne correspond pas toujours à leur intitulé, et en fait, au-delà d'indiscutables convergences de préoccupations, les propos sont très diversifiés et vont un peu dans tous les sens. Dès lors, pour un rassemblement ouvert, l'enseigne « Perspectives critiques », parfaitement élastique, et autorisant zigzags et festons, s'avère en effet être la plus pertinente. Le pluriel est de mise, tant les sujets abordés sont variés : du goût pour les néologismes (Christophe Chaguinian) au jugement sur le Second Empire (Hugues Laroche), de l'image de Balzac échafaudée par Barbey dans son anthologie des *Maximes et pensées* (Andrea Del Lungo) aux relations avec les très périphériques Jules Janin (Frédérique Marro) et Octave Uzanne (Marine Le Bail), le spectre est très large et chacun picorera librement.

Pour notre part, outre des synthèses sans surprises mais bienvenues et bien venues sur l'attitude aurevillienne à l'égard de la poésie (Catherine Mayaux), du théâtre (Marie-Françoise Melmoux-Montaubin), du roman « physiologique » (Émilie Sermadiras) ou chrétien (Maud Schmitt), des Bas-Bleus (Fabienne Bercegol), de Taine (Élise Sorel), de Veuillot (Alexandra Delattre), des historiens contemporains (Julie Anselmini), nous avons apprécié une étude approfondie de Pierre Glaudes sur le jansénisme de Barbey et son augustinisme via Pascal, ainsi que la réflexion de Mathilde Bertrand sur la « prose d'art » dont les séductions empruntées aux arts plastiques modulent tant de déclarations d'incompétence en la matière. Deux récits font l'objet de relectures originales : *Une Histoire sans nom*, où Pascale Auraix-Jonchière voit une « métaphysique » en acte de la poésie (les principes narratifs majeurs de l'écriture romanesque y sont gommés ou retournés, au profit d'une substitution des modalités d'écriture et de lecture de la poésie à celles de la prose), et surtout *La Vengeance d'une femme*, où Alice de Georges-Métral analyse l'alliance du sensuel et du spirituel dans ce qu'elle appelle « un réalisme du sublime » (soit dit en passant, le terme « réalisme », avec toutes ses équivoques et connotations négatives, ne nous paraît pas très heureux, et puisqu'avec Barbey il faut toujours « oser oser », nous proposerions volontiers « une sexualité du sublime »). La contribution la plus novatrice nous a paru celle, sociopoétique, d'Éléonore Reverzy qui, dans la même *Diabolique*, campe un Barbey-Aspasie (voilà qui n'aurait pas été pour lui déplaire), la prostituée étant l'*analogon* de l'écrivain plongé à son corps défendant dans un univers de putasserie médiatique, où son métier ne se distingue plus de celui des « filles des rues », et où il s'efforce d'exercer sur son lecteur-client, au-delà de l'inévitable vénalité, une emprise qui lui imprime définitivement sa marque.

On voit que, malgré le fil trop lâche qui les rattache parfois entre elles, les pièces de cette collection dessinent un riche parcours. On y repasse par des chemins bien connus, mais il arrive aussi qu'on s'y aventure vers des horizons plus inédits.